

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Pages 194-195 comportent une numérotation fautive: p. 519, 194.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSENT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LES DEUX DUCHESSES

PREMIÈRE PARTIE — L'AMOUR... OU LA VIE !

XII — LOGÉS A LA MÊME ENSEIGNE

— Aime-moi seulement autant que je t'aime, Gaston. Moi,

je ne réfléchis pas, ne je n'hésite pas... Je suis prête à bénir les orimes et les hontes qui me douent à toi !

— Annette, je te prouverai que mon amour vaut le tien. Oui, maintenant, il est impossible que tu ne sois pas ma femme, puisqu'il est possible que tu le sois... Comment ? Je l'ignore ; mais tu as raison... j'vais écrire au duo que j'accepte...

— Surtout qu'il ne se doute de rien !

— Sois sans crainte... Ton secret mourra avec moi...

— Comme le tien avec moi !... Gaston, embrasse ta femme !

Leurs lèvres s'unirent. C'était la première fois qu'il s'en brassait et aimait !...

Un léger bruit les fit bondir et s'éloigner l'un de l'autre.

C'était la duchesse qui annonçait son retour.

Il y avait deux heures qu'ils étaient ensemble, et Jeanne venait les avvertir que l'heure du dîner

s'approchant, il était temps qu'il se séparassent. Gaston saisit son chapeau, brusquement, en la voyant entrer.

— Madame la duchesse, merci ! lui dit-il.

Et il s'élança hors de la pièce, puis hors de la maison, courant comme un fou, absolument ivre, insensé.

— Eh bien ? ma chère Annette, dit la petite duchesse.

— Oh ! Jeanne, balbutia la jeune fille, je suis heureuse, bien heureuse !

— Alors, vous vous êtes expliqués... et les obstacles qui lui paraissaient insurmontables ne le sont pas ?

— Non ! non ! fit Annette, mais ne m'interroge pas...

Elle s'arrêta brusquement et fixa, d'un air effrayé, ses grands yeux sur les yeux riants de la petite duchesse.

— Ah ! mon Dieu... Et toi !... murmura-t-elle avec une expression d'angoisse qui convulsa ses traits gracieux... J'avais oublié...

— Que veux-tu dire ?

— Rien, rien !

Elle cacha sa figure sur l'épaule de Jeanne, la serrant dans ses bras, tandis qu'un flot de larmes montait de sa gorge à ses paupières et les remplissait.

Tout à coup, elle venait de songer que Jeanne était la femme de son père ; que Jeanne était adorait son mari ; et l'idée de l'indignité du duo, l'idée que cette femme, si charmante et si bonne, se trouvait unie, sans doute, à un criminel, l'avait bouleversée.

— Si elle savait, la malheureuse !... pensait-elle. Quelle horrible situation !

Attendue par la scène qu'elle venait d'avoir

avec Gaston, rendue meilleure par l'espoir du bonheur, elle se sentait envahie par une immense pitié.

La victime, maintenant, ce n'était plus elle, la fille, qui savait et qui comptait s'affranchir par un mariage où, l'enfermait l'ardeur de son amour et de sa nature : c'était Jeanne, c'était sa belle mère, qui allait rester là, dans cette maison maudite, unie à



— Qu'est-ce donc ?... fit-il, en la lui arrachant brusquement des mains.

un homme dont les crimes colateraient peut-être, un jour, à la face de la société.

Elle couvrait Jeanne de baisers ardents et de caresses fébriles, qui étonnaient la petite duchesse peu accoutumée à de semblables expansions.

—Oh ! Jeanne ! Jeanne ! sanglotait-elle.

Non, ne m'interroge pas, mais sache ceci : c'est que je t'aime de tout mon cœur !

—Je ne puis pourtant lui dire la vérité... je ne le dois pas. Elle en mourrait... Je n'ai pas le droit de parler ! pensait-elle.

Qu'elle ignore toujours, toujours !

Jeanne lui rendait ses caresses avec une douceur mêlée d'étonnement et d'inquiétude.

—Elle semble me plaindre ! se disait-elle, gagnée par une secrète angoisse. De quoi donc ?

### XIII

#### LE COMPTABLE DE CUCHILLO

Le soir de ce même jour, après le dîner qui avait réuni les divers membres de la famille de Kandos, le duc, au lieu de rester près de sa femme et de sa fille, comme il avait coutume de le faire, se retira dans son cabinet.

—Je suis un peu souffrant, dit-il à Jeanne. Et j'ai passé une fort mauvaise nuit.

—Tu n'es pas sérieusement malade ? lui demanda celle-ci, avec une tendre sollicitude, mêlée d'une vague inquiétude, plus forte que les circonstances ne semblaient la justifier.

—Non, non, répliqua vivement le duc. J'ai seulement besoin de repos.

Et, sans attendre une réponse, fuyant de nouvelles questions, il se retira précipitamment.

Son visage pâli, ses yeux cernés, ses mains sèches et brûlantes, tout, en effet, révélait, plus qu'il ne l'eût voulu, l'état d'agitation, de trouble de son esprit, et qu'il avait été pour lui une sorte de longue torture que d'assister au repas, de se composer un visage devant sa femme et devant Annette.

—Ton père m'inquiète depuis quelques jours, dit tristement la petite duchesse, lorsqu'il fut sorti, en s'adressant à sa belle-fille :

Il n'a ni son aspect habituel, ni ses façons ordinaires.

Annette garda le silence.

—Ne l'as-tu pas remarqué comme moi ?

—Non ! répliqua Annette, sans regarder Jeanne.

Aussitôt arrivé dans son cabinet, le duc, loin de songer à prendre un repos qui lui semblait pourtant si nécessaire, donna l'ordre qu'on fit monter chez lui M. Bernard.

Il ne l'avait pas vu de la journée.

Louis Clermont, après son entrevue avec Mme Lapierre, s'était renfermé dans son appartement personnel, et n'en était plus ressorti.

D'ailleurs, il ne prenait jamais ses repas avec la famille de Kandos, non seulement parce qu'il se savait peu sympathique aux deux femmes, mais encore parce qu'il préférerait sa liberté, et qu'il avait des goûts et des allures qu'il lui eût été fort désagréable de surveiller d'une façon permanente.

Bien qu'il fût dans l'hôtel, et que le valet de chambre de M. de Kandos eût immédiatement prévenu l'intendant du désir de son maître, Bernard se fit quelque peu attendre.

Il n'arriva qu'au bout d'une demi-heure, avec l'air ennuyé d'un homme qu'on a arraché à quelque occupation importante.

En le voyant entrer, le duc courut fermer la porte à double tour, derrière lui, et rabattit même, par surcroît de précaution, l'épaisse portière qui restait relevée dans le jour, afin d'étouffer davantage le son des voix, et qu'aucune des paroles qui allaient se prononcer ne pût être entendue du dehors.

Bernard le regarda faire, et tressaillit à la vue du visage décomposé du faux duc.

—Oh ! oh ! pensa-t-il, encore quelque anicroche.

Au diable, l'animal !

Il est décidément trop nerveux, et m'en donne plus de mal qu'un enfant à la mamelle qui a la colique.

Que ne puis-je me passer de lui !

Mais il garda soigneusement ses réflexions pour lui, et attendit que Cuchillo lui parlât le premier.

—Bernard, dit celui-ci brusquement en se rapprochant de son interlocuteur, pour n'être pas obligé d'élever la voix, j'ai besoin de savoir où nous en sommes du côté de l'argent.

—Il fallait me prévenir, monsieur le duc, j'aurais apporté mes livres, répliqua Louis Clermont avec ce ton obséquieusement insolent qu'il adoptait, en certaines circonstances, quand il voyait Cuchillo peu disposé à la familiarité.

—Je n'ai pas besoin de vos livres.

De quelle somme puis-je disposer immédiatement ?

Bernard dressa l'oreille et regarda son compagnon avec surprise.

—Dame ! Vous connaissez aussi bien que moi nos revenus.

—Puis-je avoir une trentaine de mille francs d'ici à quelques jours ?

L'intendant ouvrit de grands yeux.

—Qu'est-ce qu'il y a donc ? fit-il.

Est-ce que vous avez joué ?...

Mais non, vous êtes sage comme une image. Vous n'appartenez à aucun cercle... Vous ne sortez guère...

Ce n'est pas ça !

Alors... Ah ! ce serait bien drôle !

Seriez-vous amoureux de quelque femme à la mode ?

—Que vous importe ? répliqua le duc violemment. Il me faut de l'argent, beaucoup d'argent... et cela, non pas pour une fois, mais d'une façon permanente.

—Ah ! Tu ne veux pas parler, pensa Louis Clermont. Eh bien, tu parleras tout de même.

—Monsieur le duc, reprit-il tout haut, de son ton le plus cyniquement comme il faut, la somme dont vous parlez représente votre revenu annuel...

—Mais, j'ai soixante mille francs de rente, interrompit Cuchillo, en froissant ses mains l'une contre l'autre.

—Pardieu ! vous vous trompez de moitié. Vous oubliez qu'il y a trente mille francs pour un certain Louis Clermont, aux bons conseils duquel vous devez votre situation et toute votre fortune.

Vous partagez avec lui, comme de juste.

Et il est gentil, car il aurait pu exiger davantage.

Le duc eut un geste de colère aussitôt contenu, et fit deux tours à travers son cabinet, avec l'allure d'un lion enfermé dans une cage.

Louis Clermont le suivait d'un regard moqueur et interrogateur, à la fois.

—C'est bien, fit Cuchillo, en s'arrêtant : je vendrai des terres... je réaliserai... mais il me faut de l'argent, à tout prix.

—Soit, vendez. Vous avez reconnu, à la duchesse, en l'épousant, une somme de cent mille francs.

Votre fille, du côté de sa mère, a droit à une somme de

deux cent mille francs, dont vous n'avez que l'usufruit jusqu'à sa majorité, ou à son mariage, époque à laquelle elle entrera en possession.

Restent donc neuf cent mille francs que vous pouvez aliéner, à condition de verser, de mains du nommé Louis Clermont, six cent mille francs qui représentent la moitié de votre fortune qu'il s'attribue en toute justice.

Ce qui fait que vous pouvez, au total, vous procurer une somme de trois cent mille francs, produisant environ quinze mille livres de rente.

Ceci est à vous

Personne n'y prétend rien, et vous préleverez sur ce capital autant de fois trente mille francs qu'il vous conviendra.

Cuchillo, qui l'écoutait d'abord avec rage, parut atterré.

Ces chiffres tombaient un à un sur sa tête, comme une pluie glacée.

Il n'ignorait pas la situation, à la vérité, mais il évitait d'y songer, de la creuser, et la vie retirée qu'il menait, les goûts simples de Jeanne, contribuaient à l'endormir dans une demi-illusion, en faisant régner autour de lui une abondance relative, qui lui paraissait un véritable luxe, bien qu'en réalité il ne dépensât que tout juste les trente mille francs de revenu que lui accordait Louis Clermont.

—C'est horrible ! balbutia le malheureux, en se laissant tomber sur un fauteuil.

Je n'ai rien !

Je ne m'appartiens pas, et je ne puis rien.

Il songeait à la Mariquita.

C'était pour elle qu'il voulait de l'argent.

Elle était ruinée, ruinée non par lui il est vrai, mais à cause de lui. Il aurait voulu partager sa fortune avec elle, lui donner la moitié de tout ce qu'il possédait, assurer, au moins, son existence matérielle.

C'était un devoir, un devoir strict, à ses yeux.

Puisqu'il ne pouvait plus être à elle... c'était bien le moins.

Et ce dont il pouvait disposer, en dépouillant sa femme, sa femme qu'il adorait, ne représentait qu'une somme dérisoire, surtout pour Mariquita, dont il connaissait les goûts dissipés et les habitudes de désordre.

Il se sentit pris à la gorge par un sentiment de honte indolable.

Il lui sembla qu'il faisait banqueroute à cette femme, qu'il avait tant aimée et qui avait tout perdu pour lui !

Deux grosses larmes rempèrent ses yeux, puis coulèrent lentement le long de ses joues pâles.

Bernard haussa les épaules et eut un petit ricanement sec.

—Quelle femmolette ! murmura-t-il.

—Voyou, mon bon, ajouta-t-il, d'un air de pitié quelque peu méprisante, tu ne comprendras donc rien à la vie !

Que diable ! Ce sont là nos conventions !

Je pouvais exiger plus, je le répète.

Je ne l'ai pas fait, parce que je suis faible pour toi, jusqu'à la bêrise.

Je pouvais exiger, notamment, cette réalisation... Et je l'exigerai, un jour...

Cuchillo releva la tête.

—Pourquoi ? demanda-t-il.

—Comment pourquoi ?

Décidément tu es trop jeune pour ton âge.

Tu ne comprends donc pas que, si tu mourais, ce pauvre Clermont serait volé comme dans un bois ?

Toute la fortune irait à ta fille et à ta femme, et Bibi resterait là, le bec dans l'eau.

Or, c'est ce qu'il ne veut point.

Il a donc réglé, dans son for intérieur, qu'à la prochaine bonne occasion, tu vendrais les biens du papa, et qu'il palperait, de la main à la main, les 600,000 balles que ta reconnaissance compte lui offrir.

S'il ne l'a pas fait plus tôt, c'est par prudence et par calcul.

Il y a dépréciation, en ce moment, sur les valeurs immobilières... puis, une vente trop brusque pourrait faire naître des commentaires, ou éveiller une attention importune. Il n'y a que trois ans que nous avons quitté la Plata... Tu te portes bien. Nous avons le temps...

Mais, puisque tu as levé ce lièvre, le premier... je te prévient.

Tu ne diras pas que je ne suis pas gentil, hein ! Je te ménage comme une jolie femme gâtée par ses amants.

Cuchillo se leva d'un bond, le regard intuscelant.

Louis Clermont, qui connaissait ses violences, recula d'un pas, en fourrant la main dans la poche de côté de son vêtement, où reposait toujours un couteau prêt à défendre son maître.

On ne sait jamais ce qui peut arriver... et la prudence est mère de la sûreté.

#### XIV

##### LA CONFIDENCE

Les deux hommes se mesurèrent, un instant, du regard, puis la figure de Cuchillo changea brusquement d'expression, et passa de la menace farouche à la plus cruelle angoisse et au plus violent découragement.

Louis Clermont, qui ne le quittait pas des yeux, retira lentement sa main de sa poche.

Il connaissait trop bien son complice pour ne pas voir que la crise était passée, ou, du moins, allait changer de caractère ; et, comme après tout il tenait essentiellement, à rester en bons termes avec celui auquel ses intérêts étaient liés, il changea également de ton et de physionomie.

—Voyons, fiston, lui dit-il d'une voix conciliante, pourquoi manques-tu de confiance en Bibi, et essayes-tu de jouer au plus fin avec papa ?

Ça ne t'a jamais réussi.

Tu rais que je suis homme de bon conseil, et que tu ne t'es jamais mal trouvé de m'avoir écouté.

Je t'ai connu pauvre, bâtard, au bagne.

Te voilà riche ; or, après tout, trente mille livres de rente ne sont pas à dédaigner. Je m'en contente bien, moi ! Duo de Kados, mari d'une jolie femme, installé dans un charmant hôtel !

A qui dois-tu tout cela ?

—Ah ! Que ne m'as-tu laissé où j'étais ! murmura Cuchillo avec amertume.

—Ta ! ta ! ta ! La mariée est trop belle, n'est-ce pas ? Allons parle !

Pourquoi veux-tu de l'argent ?

Le faux duo hésita une minute ; mais il était dans un de ces moments de faiblesse et de désespoir, où l'on a besoin d'ouvrir son cœur, de orier à quelqu'un le secret qui vous dévore et qui vous tue.

Les secousses qu'il subissait depuis quelques jours l'avaient brisé.

Il était à bout de forces.

Puis, en effet, Louis Olermont était homme de ressources. et, par habitude, par lâcheté, si l'on veut, il allait à lui, quand la tâche pesait trop lourdement sur ses épaules.

—Eh bien, soit ! fit-il lentement. Je voulais me tairo... mais tu l'aurais su toujours... Autant aujourd'hui que demain. Ecoute... Si infâme, si misérable que tu sois, il est impossible que tu demeures insensible... à ce qui se passe... et, s'il te reste quelque chose d'humain, tu comprendras mes angoisses et le caractère sacré de mon devoir.

—Va ; « jaspine » fit Olermont, qui reprénaît son ton le plus débraillé, dès qu'il voyait son ami mettre le pied sur le terrain des sentiments.

Cuchillo se rapprocha de lui, et, se penchant à son oreille :

—La Mariquita n'est pas morte ! murmura-t-il.

Louis Olermont eut un soubresaut.

—Qu'est-ce que tu me chantes là ? Es-tu fou ?

Il le regardait avec une sorte d'inquiétude sincère.

—Hélas ! non ! Je te dis qu'elle vit.

—Allons donc !

—Je l'ai vue...

—Où ça ?

—Ici. Cette nuit même. Elle est à Paris... Je lui ai parlé. L'accent de Cuchillo était si net, portait si bien avec soi la conviction, que l'incrédulité de l'intendant en fut ébranlée :

—Oh ! oh ! reprit-il, sans ricaner, voilà qui serait grave, en effet...

Raconte-moi cela.

Les deux hommes allèrent s'asseoir sur un divan, et, au milieu du silence de la maison qui commençait à s'endormir, car il se faisait tard, Cuchillo fit au vieux forçat le récit exact de ce que lui avait rapporté la Mariquita.

Louis Olermont ne l'interrompit pas une seule fois.

Lorsque Cuchillo eut terminé son long récit, le bandit resta même encore muet, pendant près d'une minute.

—Voilà qui complique singulièrement la situation, grommela-t-il enfin entre ses dents. C'est tout de même une bonne fille... J'ai toujours eu de la sympathie pour elle.

Alors, elle t'aime comme autrefois ? reprit-il plus haut.

—Oui !

—Eh bien ?

—Eh bien, je suis marié... et j'aime Jeanne !

—Scrin, va ! Tu l'as renvoyée ?...

Tu l'as laissé partir ?...

—Olermont, ne discutons pas ces choses-là, fit Cuchillo avec tristesse.

—Il y a des sentiments que tu ne peux comprendre ; mais ce que tu comprendras, peut-être, c'est que je ne puis l'abandonner ainsi..

Toi-même, n'est-ce pas, tu ne le ferais pas ?

Elle m'aime et je l'aime aussi... non comme autrefois, mais profondément. Elle s'est sacrifiée pour moi... Elle a donné sa vie pour moi.

Pour moi, elle a perdu toute sa fortune.

Avec un dévouement admirable, sublime, pendant deux ans, elle a poursuivi le rêve de venger ma mort, à laquelle elle croyait comme nous croyions à la sienne.

Elle a bravé tous les dangers. Elle a renoncé à tout.

Aujourd'hui, elle me trouve marié...

Elle est seule, elle est pauvre, elle est malheureuse... je ne puis la laisser ainsi.

Il y a, là, un devoir sacré, je le répète ; un devoir dont

nulle puissance au monde ne peut me délier. Je ne puis ni abandonner Jeanne, ni abandonner Mariquita.

Si je ne suis plus son amant, je serai son frère. Je me tuerais plutôt que de manquer à ce que j'ai résolu de faire pour elle... Voyons, Olermont... comprends la situation...

—La situation, elle est bien simple. Mariquita t'aime, et c'est toi qu'elle veut. Mariquita tient notre secret, et peut parler. Mariquita est le danger.

Et, d'ailleurs, entre ces deux femmes, je n'hésiterais pas. Elle vaut cent fois ta mijaurée de petite duchesse.

—Tais-toi ! Je te défends...

—Bien. Je ne te dis pas de la planter là, ça ferait scandale, et il n'en faut pas chez nous. Mais que diable... il faut consoler et satisfaire la Mariquita. Je la connais : ce n'est pas ton argent qui la satisfera.

D'abord, tu n'en a pas. Les chiffres sont les chiffres...

—Que me reste-t-il ? balbutia Cuchillo en se pressant le front avec désespoir, et voyant qu'il n'obtiendrait rien du vieux forçat.

—Toi ! fit celui-ci en ricanant. « Toi, dis-je, et c'est assez ! » Je crois que cela se trouve plus ou moins dans une tragédie. Ce que c'est que d'avoir fait ses classes !

Cuchillo le regarda sombre et silencieux.

A quoi bon insister, parler davantage ?

Cet homme ne comprenait point la lutte affreuse qui se passait dans son cœur.

Maintenant qu'il avait parlé, il n'éprouvait plus qu'une immense lassitude.

—Où demeure-t-elle ? reprit brusquement Bernard.

—Je n'en sais rien.

—Imbécile ! Il fallait le lui demander.

—Elle a refusé de me le dire, et m'a répondu qu'elle me donnerait de ses nouvelles.

—Pas de ça, Lisette ! s'écria le bandit avec colère.

La donzelle est jalouse, bigre !

Ne jouons pas avec elle, et surtout ne lui laissons pas le temps de la réflexion.

—Que veux-tu faire ?

—La voir !

—Comment ?

—Je trouverai son adresse, sois tranquille.

—Et après ?

—Après ! Tu feras ce qu'il faut, entends-tu ! Il ne s'agit pas de toi seul, et de tes miseries sentimentales...

Il s'agit de moi !

Il y a deux femmes... une de trop.

Courons au plus pressé, à la plus dangereuse, à la plus vindicative...

Tonnerre de Dieu ! nous voilà frais ! grâce à toi !

Quand je l'aurai vue, quand j'aurai causé avec elle, je saurai de quoi elle retourne. Et tu feras ce que je dirai...

—Olermont...

—Ah ! en voilà assez ! Aimes-tu mieux l'échafaud ?

—Mais, Jeanne...

—Eh bien, après ? Quand elle sera veuve d'un assassin guillotiné, crois-tu que cela lui fera une belle jambe ? Or, la Mariquita est capable de tout, si on l'irrite, si on la pousse à bout...

—Tu la calomnies. Elle m'aime d'ailleurs, et moi...

—Parbleu ! son amour est une plauche de salut, sans cela, je ne donnerais pas quatre sous de notre peau.

—Elle avait accepté mon amitié, je te le jure.

Le bandit haussa les épaules avec une telle expression de mépris ironique, que Cuchillo en ressentit brusquement un frisson de terreur.

—Demain, reprit-il, je me mettrai en chasse, et je la trou-  
verai.

Alors, je saurai ce qu'elle pense, et nous établirons notre plan, en conséquence.

Assez sur ce sujet !

Cuchillo allait répliquer, quand on frappa à la porte du cabinet.

Les deux hommes se regardèrent, un instant, avec inquiétude, puis Bernard, recomposant autant que cela se pouvait son visage de brave et honnête intendant, alla ouvrir.

Le valet de chambre du duc parut.

—Que me voulez-vous, Germain ? demanda ce dernier, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme et indifférente.

—C'est une lettre qu'on vient d'apporter pour Monsieur le duc, répondit le valet.

—Donnez ! Est-ce qu'on attend une réponse ? ajouta-t-il, en remarquant que la lettre qu'on venait de lui remettre ne portait point le timbre de la poste.

—Non, monsieur le duc.

—C'est bien, laissez nous.

Et Cuchillo tout tremblant rouvrit le cachet.

## XV

### OU BERNARD S'ATTRIBUE TOUT LE MÉRITE DU SUCCÈS

La lettre ne comptait qu'un petit nombre de lignes, et Cuchillo courut à la signature, avant de prendre connaissance du contenu.

Sa figure exprima aussitôt une vive surprise, et, en même temps, un mélange de soulagement et de déception.

—Qu'est-ce donc ? fit Louis Clermont en la lui arrachant brusquement des mains.

—Ah ah ! ajouta-t-il immédiatement en lisant la signature : « Gaston Lapière ! »

—Autre complication terrible et cruelle ! murmura le duc de Kandos. J'avais cru que cette lettre était de Mariquita.

—Voyons ce qu'il dit celui-là !

Et Louis Clermont commença tout haut :

« Monsieur le duc,

« Hier, lorsque vous m'avez proposé la main de Mlle Annette de Kandos, devant l'immensité de ce bonheur auquel je m'attendais si peu, j'ai perdu la tête ..

« Je m'en croyais indigne, et ma conduite a dû vous paraître inexplicable.

« Veuillez l'oublier.

« J'accepte avec joie, aujourd'hui, cette alliance qui m'effrayait, et puisque vous l'avez jugée possible, j'ose vous demander de hâter une union sans laquelle ma vie ne serait qu'un long désespoir.

« Veuillez agréer, monsieur le duc, l'hommage de mon respect et de ma reconnaissance.

« GASTON LAPIÈRE. »

On voit que Gaston avait suivi, sans perdre de temps, le conseil d'Annette, et exécuté immédiatement la promesse faite à la jeune fille.

—Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Cuchillo très-étonné, en reprenant la lettre que lui tendait Olermont.

Cette démarche est singulière, et les termes en ont quelque chose d'étrange.

Le vieux bandit ritana d'un air de triomphe :

—Que ceci te prouve, une fois de plus, la supériorité du nommé Olermont ! fit-il triomphalement, et te démontre que, sans lui, tu pataugerai dans la orotte ju-qu'au cou.

—Que veux-tu dire ?

—C'est à moi que tu dois ce revirement, mon bou. Il y avait là un danger sérieux.

Ce jeune homme pouvait nous gêner terriblement.

Le vois-tu, venant d'aoz un élan d'honnêteté, te révéler ce que je suis ?

Quelle tête aurais-tu faite ?

Comment t'en serais-tu tiré ?

Vois-tu la petite, Mlle Annette, voulant savoir pourquoi l'homme qu'elle aime refusait sa main ? Se livrant à une enquête minutieuse, sournoise et persévérante, comme les femmes seules sont capables d'en faire, et devinant une partie de la vérité ?

Nous étions dans de jolis draps ?

Le jour où elle aurait appris qui j'étais, et elle l'aurait appris de son amoureux, nécessairement, elle n'aurait pas tardé à deviner ce que tu étais toi-même, à découvrir que tu n'es pas son père, et que tu as assassiné son papa...

—Tais-toi, malheureux ! s'écria Cuchillo avec effroi.

—Eh bien, c'est ce pauvre Bernard, qui a paré le coup.

Je puis dire que c'est lui qui a dicté cette lettre.

C'est moi qui ai voulu que M. Gaston Lapière, mon fils, acceptât ce mariage ; qu'il refusait avec des airs de don Quichotte, et il a accepté.

Oh ! la vertu, ça me fait toujours rire.

Et, en effet, le forçat se livra à un de ces ricanements sourds qu'il appelait un rire.

—Comment, c'est toi. . .

—Parfaitement.

—Je ne comprends pas !

—C'est pourtant bien simple.

—La difficulté qui arrêtait ce jeune homme n'est pas levée.

—Quelle difficulté ?

—N'es-tu pas toujours son père ?

—Si fait !

—Ne faudra-t-il pas toujours, pour se marier, qu'il fournisse ses papiers, qu'il reprenne son nom véritable ; qu'il m'avoue, par conséquent, ce que tu es... et, alors, tout ce que tu craignais se réalise !

Olermont haussa les épaules.

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

Le volume intitulé « Le Duc de Kandos » étant la première partie de ce feuilleton, nous le donnons gratuitement à tout nouvel abonné d'une année.

## A NOS LECTEURS

Par une erreur typographique nous avons mis, la semaine dernière (16 juin) le No 391 au lieu de 390. Pour ne pas occasionner de malentendus qui pourraient résulter de deux numéros semblables dans notre collection, nous continuerons la numérotation.

## LES FORÇATS DE L'AMOUR

## DEUXIÈME PARTIE — VENISE

## XIV

Elle se hâta de revenir au logis ; elle espérait quelque nouvelle, elle attendait sans savoir quoi. Rien ne vint pendant trois jours ; alors sa langueur la reprit.

Alors, en perdant la chimère qu'elle avait parcourue, elle perdit la vie factice qu'elle lui avait rendue. Elle redevenant indifférente à tout, elle s'étendit de longues heures sur son sofa, regardant sans voir, écoutant sans savoir quoi, car elle n'attendait plus.

Madame Dandolo conserva, en dépit de tout, sa quiétude et sa patience. Elle se montra la même envers sa sœur, si injuste pour elle. Elle passa des jours et des nuits à la soigner ; elle supportait sa mauvaise humeur et subissait ses reproches avec une bonté sublime.

Le devoir lui donnait toutes les forces du cœur.

Elle envoya dès le lendemain chez la marquise, dont on n'entendait pas parler. Ses gens firent répondre qu'elle était partie précipitamment pour Milan, d'après une lettre très instante de sa famille, et qu'elle serait probablement absente plusieurs mois.

Le huitième jour après son départ, madame Dandolo reçut d'elle la lettre suivante :

« Je suis partie sans vous voir, mais je sais qui m'a protégé. Sans la main qui s'est étendue sur moi, j'étais perdue. Vous l'avez sauvé, moi j'ai voulu le suivre.

« Je l'ai rejoint, je suis avec lui : il ne me repousse pas, mais il ne m'accueille point : il me laisse auprès de lui comme un meuble, voilà tout. Il ne me parle presque jamais ; je suis effrayée de son état ; j'ai peur, en vérité, de quelque catastrophe.

« Il vous hait à force de vous aimer, il m'a défendu toute communication avec vous ; il m'a défendu de vous faire connaître le lieu que nous habitons. Je trouve le moyen de vous envoyer cette lettre sûrement ; je vous l'adresse, afin de payer la dette de ma reconnaissance au moins par un souvenir.

« Quant à moi je ne me reconnais plus ; cet amour, qui s'est emparé de tout mon être, semble en avoir changé la nature et les inclinations.

« Jamais révolution plus subite et plus entière ne s'est opérée dans un cœur. J'expie par mon dévouement, par mes souffrances, mes fautes et mes crimes d'autrefois.

« Ce n'est pas, hélas ! pour l'amour de Dieu, c'est pour l'amour d'un homme, et cet homme sera mon bourreau. !

« Adieu, priez pour moi, ayez pitié de moi ! Je suis une victime condamnée aux tortures de toutes sortes, et je n'échapperai pas ces tortures pour des délices goûtées loin de moi.

« Je n'ose vous dire de prendre garde à vous, car il ne m'a jamais laissé voir ses projets, mais il est trop sombre pour ne pas méditer une vengeance. »

Cette lettre montrait d'une façon trop positive l'état de la malheureuse femme, pour que la comtesse n'en fût pas touchée.

Elle la communiqua à son mari, qui la lui rendit sans répondre un mot.

— Vous l'avez donc protégée ? demanda la comtesse, voyant qu'il ne s'expliquait point.

— Ne vous l'avais-je pas promis ?

— Vous... vous en aviez la possibilité ? hasarda-t-elle,

Depuis longtemps cette question errait sur ses lèvres.

— Amarantho, mon amie, répliqua-t-il, lui serrant tendrement les mains, vous m'avez demandé ma confiance : je vous adresse aujourd'hui la même prière ; me refuserez-vous ?

Pour toute réponse, Amarantho se jeta dans les bras de son mari. Il évoquait un souvenir auquel elle ne pouvait rester insensible.

— Mon ami, ajouta-t-elle, nous avons tous les deux un secret, tous les deux nous devons cacher ce que nous serions si empressés de nous révéler l'un à l'autre. C'est une tâche à notre soleil, un nuage sur notre ciel si pur : ne faut-il pas payer un tribut au malheur ? N'en parlons plus, n'en parlons jamais, et que Dieu nous conserve nos douces joies de cœur.

En effet, depuis ce moment, aucune allusion, même éloignée, ne sortit de ses lèvres.

Souvent pourtant, la nuit, lorsque le comte la quittait pour aller, disait-il, au casino ou au jeu, lorsque le jour son absence se prolongeait indéfiniment et qu'elle n'osait pas lui demander où il avait passé ce temps si long pour elle, un frisson parcourait tout son corps : elle revoyait ces cachots terribles, ces galeries, ces mystères épouvantables ; elle songeait aux arrêts de mort prononcés par cette bouche aimée et que l'irrésistible raison d'État le forçait à signer, et elle priait le ciel d'écarter de lui les dangers, de ne point exaucer les malédictions et les prières des victimes demandant vengeance, quelques fois justice, de leurs bourreaux.

C'était pour elle une inquiétude perpétuelle.

— Heureusement, pensait-elle, je n'ai point d'enfant, point de fils vous comme son père à cette puissance de fer qui domine et dompte les plus fières vertus.

« C'est donc là la Venise de mes rêves ! Ah ! pourquoi ne vivons-nous pas ensemble sous les beaux ombrages de Trianon et de Versailles, à l'air de la liberté, près de la reine, près du roi, si nobles, si bons !

Oùpendant Auroro était toujours dans le même état.

On exerçait autour d'elle une active surveillance, car la comtesse craignait M. de Narcil. Elle ne sortait plus, elle ne quittait plus sa chambre, même pour son balcon.

Les beaux jours revinrent. Il fut impossible de la décider à prendre l'air ; elle s'étolait, sa raison s'altérait parfois.

Madame Dandolo redouta pour elle ce système de séquestration, et l'emmena, malgré sa résistance, dans son palais d'été sur la Brenta.

L'été, Venise est inhabitable, pour ainsi dire. Les lagunes exhalent une odeur pestilentielle et malade, et engendrent de graves maladies.

Le second fléau, ce sont les cousins ou moustiques : ils piquent avec un tel acharnement, que souvent la tête et les mains enflent d'une manière grave.

Du temps où Venise était elle-même, du temps où elle ne semblait pas une veuve de grand seigneur ruiné, mariée à un parvenu, dès le commencement de mai toutes les familles patriciennes émigraient sur ce beau canal de la Brenta, on terre ferme, dans ces châteaux de marbre que l'on y voit encore dressés comme deux rangs de spectres sur chacun de ses bords.

Je ne sache pas une impression plus saisissante que celle de ces débris du passé, mornes, tristes, inhabités maintenant.

L'imagination les repopule ; on descend ces ondes paresseuses sur un bateau chargé de musiciens et de fleurs, ainsi que le faisait jadis la seigneurie ; on illumine ces balcons, on y place les belles dames en chaperon de velours et en robes de damas des Indes ; on reconstruit enfin cette existence oisive et brillante des

rares éteintes, et l'on se demande ensuite : où va ce monde quand tout se détruit, quand tout s'efface et que sur les ruines des palais on n'élève plus que des cheminées à vapeur ?

Le positif nous engloutit ; le domaine des arts, de l'imagination, de la fantaisie se rétrécit chaque jour, comme aussi se rétrécit le cœur, comme s'éteignent les croyances, comme se brisent les dévouements.

Aurore se montra aussi rebelle, aussi difficile à consoler qu'à Venise. Seulement elle errait de longues heures dans le vaste parc, où des argus cachés la surveillaient à son insu.

Elle se croyait libre, elle ne l'était pas ; semblable à l'oiseau que des fils défilés entourent, et qui espère, en étendant ses ailes, retrouver l'air et l'espace.

Le temps passait. Nul souvenir d'Armand ne troublait cet intérieur paisible.

Amaranthe se croyait oubliée ; elle en bénissait le ciel. Cependant, elle désirait passionnément savoir ce qu'était devenu l'objet d'une affection si étrange et si réelle.

A sa prière, le compte fit écrire aux différents gouvernements. Elle fit chercher partout la marchesa Brescia : on n'eut aucune réponse satisfaisante.

## XV

Un soir, Andrea était parti pour Venise ; les deux sœurs étaient seules au palais avec leurs gens.

Un orage épouvantable arrivait furieux de la mer, et menaçait de tout pulvériser dans la contrée.

Amaranthe, assise près d'une fenêtre, contemplait le ciel sillonné d'éclairs : les eaux du canal devenaient bourbeuses et s'agitaient, les cimes des arbres se ployaient jusqu'à terre, et la poussière des allées s'élevait en tourbillons par dessus les branches. Par un effet très ordinaire dans les temps d'orage, les parfums des fleurs redoublaient d'intensité, par tant que les oiseaux effrayés se cachaient sous le feuillage.

Aurore, plongée dans une sorte de léthargie, étendue sur un canapé, donnait à peine signe de vie.

Amaranthe était bien seule.

Elle aperçut, au milieu de cette tourmente, une petite barque lancée au vent. La tempête la faisait tournoyer comme une coquille de noix sur un verre d'eau.

Deux hommes la montaient, deux hommes intrépides apparemment, car ils se laissaient emporter sans chercher à se retenir, et contemplaient, les bras croisés, cet effroyable désordre des éléments qui devait les anéantir.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en se précipitant sur la terrasse, si c'était Andrea !

En ce moment même, la barque passait sous ses pieds ; l'éclat des éclairs lui fit reconnaître dans une auréole de feu la pâle et belle figure d'Armand, accompagné d'un gondolier de Venise.

Amaranthe jeta un cri et se retira en arrière. M. de Nareil lui fit de la main un signe d'ironie.

Elle voulut regarder encore, elle ne l'aperçut plus.

— Il est ici ! se dit-elle, l'imprudent, le fou ! Et ma cœur ! pourvu qu'elle ne l'ait pas vu ! Qu'il est toujours beau et brave !

Une sorte d'amour-propre satisfait, bien loin de l'indifférence, perçait dans cette dernière phrase.

Ce sentiment ressemblait peu au détachement absolu dont la comtesse faisait profession pour toutes choses excepté pour son mari.

Aurore sommeillait toujours.

— Pauvre enfant ! pensa-t-elle en la regardant, que la voilà changée ! l'œil de ma mère aurait peine à la reconnaître, et cependant...

Un coup de tonnerre affreux fit trembler la maison jusque dans ses fondements, et une pluie torrentielle inonda en quelques secondes la terrasse où la comtesse était restée. Elle entra au salon, qu'éclairaient de hautes torchères chargées de bougies.

Mademoiselle de Sainte-Même s'était soulevée en entendant la foudre.

— Quel temps horrible ! il fait ! dit-elle. Votre mari ne reviendra pas ce soir !

— Il reviendra, oh ! il reviendra ! interrompit la comtesse, encore troublée de sa vision : il faudra bien qu'il revienne, ou nous irons le joindre.

— A Venise ?

— Oui... à Venise... sans doute. Et vous, Aurore... puisque vous le désirez, et je ne m'opposerai plus... nous vous conduirons au monastère de la petite île : vous y serez mieux qu'ici, vous y aurez plus de distraction, sans y voir tant de monde ; votre santé s'en trouvera mieux.

— Qui vous inspire cette résolution, Amaranthe ? demanda négligemment la jeune fille ; est-ce l'orage ou l'absence de votre mari ? Vous n'avez pas coutume de céder ainsi à mes instances.

Le regard inquisiteur de mademoiselle de Sainte-Même fit rougir madame Dandolo, elle eut peur d'être devinée, et reprit avec le plus de naturel possible :

— J'ai peur, Aurore, je l'avoue, j'ai peur dans ce grand palais, sans Andrea ; je voudrais être à Venise, et à Venise j'ai trop de peine à vous surveiller : vous m'échappez sans cesse, vous passez la moitié des nuits à votre balcon, le Canal-Grande est rempli de gondoles, et...

— Et... Vous craignez Armand ?

Ce nom ainsi prononcé la fit tressaillir. Aurore y mettait un accent malicieux et sarcastique auquel sa sœur ne pouvait se méprendre.

— Eh bien ! oui, répliqua-t-elle, je crains Armand.

— Vous aurez beau faire, madame, le jour viendra où, malgré toute l'univers, il m'appellera et je le rejoindrai.

— Vous y croyez encore ?

— Comme je crois en Dieu. Ma vie est engourdie maintenant ; je ressemble à ces plantes qui se ferment en l'absence du soleil. Quand le moment devra luire, vous me verrez renaître. Jusque-là, je ne sais même pas si je souffre, il me semble que je dors.

Des pas pressés retentissaient dans la galerie pendant cet entretien. Les deux sœurs y prêtaient l'oreille sans vouloir se les faire remarquer l'une à l'autre.

Madame Dandolo raisonnait davantage ses craintes, elle qui savait !

Les espérances de la jeune fille étaient semblables à celles qu'elle avait nourries tant de mois et tant de jours : elle s'appuyaient sur cette foi inébranlable du véritable amour, cette foi qui accuserait plutôt le ciel que l'homme aimé, et qui empêche de jurer et de voir l'évidence quand l'évidence parle contre lui.

— Vous revenez par ce temps, Andrea ! s'écria la comtesse. Vous est-il arrivé un accident ? Avez-vous été mouillé ?

— Non, non, tout va bien. Des préoccupations seulement...

— Je ne vous attendais que demain.

— Il fallait que je revinsse ce soir. Vous n'avez point reçu de visite ?

— Non.



—Vous êtes restées seules toute la soirée ? Avez-vous pour de l'orage, ma petite sœur ?

—L'orage me fait beaucoup de mal, monsieur, il m'agite et m'engourdit à la fois. Si vous daignez le permettre, je rentrerai chez moi ; j'ai hâte de me coucher.

Un froid baiser, déposé sur le front de sa sœur, fut tout l'adieu qu'elle lui adressa ; elle fit une profonde révérence au comte et sortit.

—Mon amie, dit celui-ci, aussitôt, qu'elle se fut éloignée, faites-la surveiller plus activement qu jamais : l'heure de la lutte est arrivée et nous devons être prêts à combattre.

—Armand est ici, je l'ai vu.

—Vous l'avez vu, grand Dioul !

—Oui, sur la Brenta, il y a à peine une demi-heure, dans une barque avec un gondolier.

—Déjà ! il est à peine arrivé ce matin dans le port. Voici les réponses que j'attendais. Préparez-vous à de nouvelles déceptions, pauvre Amaranthe : l'objet d'une prédilection si aveugle en est de plus en plus indigne ; il est rentré en France, il a dédaigné nos recommandations : mais il n'a fait usage des lettres de change, sans toutefois révéler sa présence, et par un tiers obligeant.

« Voilà pourquoi nous avons perdu ses traces. Il s'est adonné au jeu, à un jeu coupable où on l'accuse encore de corriger la fortune.

Madame Dandolo baïssa la tête, humilée, et pleura.

—Oh ! le sang ! le sang ! pensa-t-elle, sa voix parle toujours, il tient tout de lui !

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

(A SUIVRE)

Toute personne qui s'abonne maintenant à ce journal reçoit, gratuitement, le commencement de ce feuilleton.

## VARIÉTÉS

Devant son fils, un observateur qui va dans les sept ans, quelqu'un disait :

—Avec tout ça, les savants n'ont guère expliqué pourquoi la terre tremble.

—Pas étonnant qu'elle tremble, répond le petit, elle est si vieille !

\* \* \*

En police correctionnelle.

Le président interpelle l'accusé : « Letroufard ? » Pas de réponse. « Letroufard ! »

L'accusé reste muet. Et comme le président se fâche :

—Bien quoi ? demanda Letroufard : pourquoi que vous ne dites pas « monsieur ! »

\* \* \*

Une dame faisant partie de la famille Calino, racontait une histoire devant sa fille. Elle cherchait vainement à se rappeler le nom du héros...

S'adressant alors à sa fille, elle lui dit :

—Voyons, aide-moi donc, tu sais parfaitement de qui je veux parler ?

—Mais non, ma mère, je ne sais pas ce que tu veux dire.

—Mais si, tu le connais très bien. C'est ce monsieur qui nous a tant fait rire et qui dansait si bien, quand j'ai épousé ton père.

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs, Le Trésor de Strongsoy ; Les Hérétiques du Poignard, et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Le Duc de Kendo, L'Amour à l'Épée, Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat, etc.
- 4.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge, La Demoiselle du Cinquième ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
- 7.—Les Meurtres de l'Héritière, L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exil l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.